

# Athènes à l'épreuve du fantasme

Coupes dans les budgets, subventions sacrifiées. Alors que l'État se désengage du domaine culturel, les expériences artistiques temporaires fleurissent dans les espaces laissés à l'abandon par les institutions. Reportage à Athènes, là où la crise est en passe de devenir aussi clichée qu'une carte postale du Parthénon.

Texte : Aïnhoa Jean-Calmettes, avec Marion Barré, à Athènes  
Photographies : Myrto Papadopoulou

« Alors vous faites une petite recherche sur l'art et la crise ? » Dégaine d'éternel adolescent du haut de ses 41 ans, le metteur en scène Vassilis Noulas y va d'un large sourire entendu avant de s'asseoir. Dans ce café étudiant et trendy d'Exarchia, les MacBook pullulent dans une ambiance studieuse bercée par des pop songs américaines, reprises à tue-tête par le barman. Un peu plus loin sur la place, des jeunes fument du shit autour de feux grossièrement entretenus avec des cartons. Ce soir, contrairement à d'autres, ce ne sont pas les voitures qui brûlent dans ce quartier considéré comme le bastion des anarchistes. Si les images de la guérilla urbaine qui ont suivi l'assassinat du jeune Alexander Grigoropoulos en 2008 ne semblent plus d'actualité, elles ne sont jamais loin<sup>1</sup>.

La connivence du fondateur de la compagnie Nova Melancholia démine d'emblée la conversation. Parce qu'il a participé à la réactivation du théâtre Embros en novembre 2011, Vassilis Noulas a déjà beaucoup parlé de « l'art et la crise ». Il semble un peu fatigué de rabâcher encore le sujet. « Les "occupations" c'était vraiment très à la mode, donc on a pas mal discuté avec les journalistes qui venaient de l'étranger. C'était vraiment ridicule. (rires) Il faut qu'on attende ça pour être découverts ? Et en même temps, c'est compréhensible... » À faire le noir avant la fin de l'histoire, l'aventure d'Embros a tout d'une success story. 2011 : alors que les formations gouvernementales tombent les unes après les autres et que les maigres subventions encore allouées aux compagnies de spectacle vivant sont définitivement supprimées, le Mavili Collective, un groupe d'artistes, se mobilise pour rouvrir les portes de ce théâtre historique situé à Psiri – un quartier branché et animé du centre – et fermé depuis 4 ans. Géré collectivement, il devient un lieu d'expérimentation et de renouvellement de la pratique théâtrale. Mini festivals, créations pluridisciplinaires, (dont celles regroupées sous l'intitulé « Marquer un but contre son camp »), collaborations inédites, beaucoup, beaucoup de discussions, et des redéfinitions constantes du fonctionnement et de l'identité du lieu, en lien constant avec son ancrage local. L'utopie ne dure pas. Dans un contexte de tensions avec l'État, les artistes sont rejoints par une formation anarchiste qui finit par imposer son point de vue. Dotée d'un langage théorique efficace et d'une identité moins ouverte, elle apparaît mieux armée pour le bras de fer politique. Été 2015 : au terme d'une lutte souterraine qui se prolonge plus d'un an entre ces pôles artistiques et politiques, le Mavili Collective implose et ses membres vident les lieux.

Vassilis Noulas n'est pas le seul à être lassé des récits qui s'écrivent sur la Grèce. « Au bout d'un moment, quand tu vois le "tourisme politique" qui se fait, tu n'as plus envie de parler. » D'une rencontre à l'autre, le même reproche est adressé aux journalistes européens, celui de simplifier le pays à la seule image de la crise. Et de verser immédiatement dans l'une ou l'autre des postures attendues. D'un côté l'obsession des stigmates – les magasins vidés ; dans les parcs, les sacs de couchage suspendus aux arbres. De l'autre l'enchantement béat vis-à-vis des expériences foisonnantes d'autogestion qui naissent dans tous les secteurs de la société.

Plus tôt dans la journée, dans une taverne proche du marché d'Omonia, Antonis, barman de 26 ans, interrogeait encore notre regard : « Vous voyez quoi ici ? Qu'est-ce que vous ressentez ? » À ne plus oser répondre, on finit par renvoyer la question : « Ici, c'est l'un ou l'autre. La moitié de la population est complètement déprimée mais l'autre a la rage de vivre. On voit des gens qui travaillent 12 heures pour gagner 40 euros, et quelques heures plus tard, ils ont déjà tout dépensé. » Il ajoute le ton soudain plus grave, qu'il y a quatre ans, il fallait bosser quatre heures de moins pour gagner exactement la même somme.

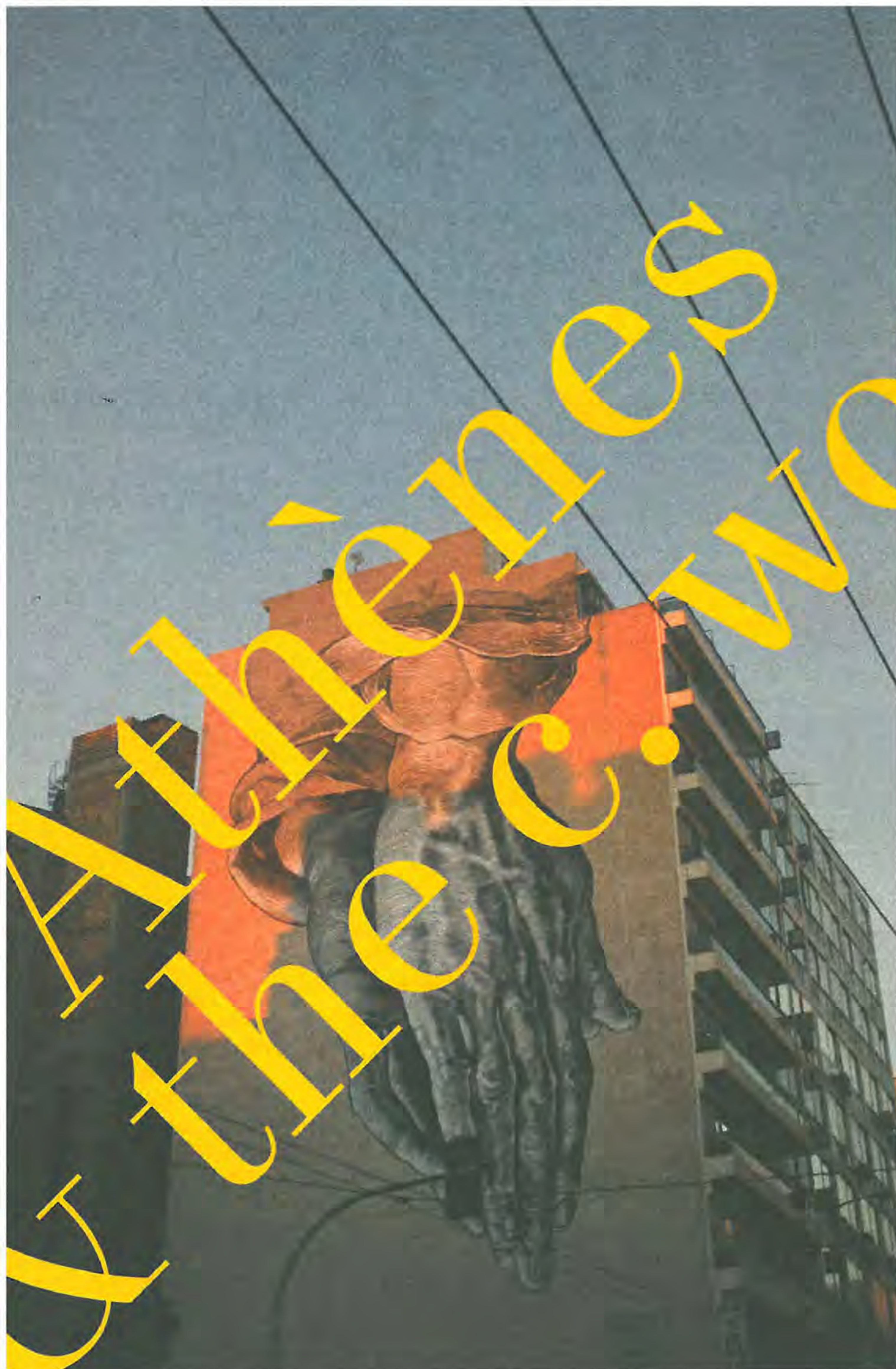
## Faire mentir les pierres

Pour celui qui ne vient pas à Athènes dans la perspective d'en déceler les signes, la crise restera peut-être impalpable. L'artiste et penseur Alexandros Mistriotis ne s'en étonne pas : « Athènes est une ville invisible. Nous projetons tous des choses sur elle. On voit uniquement ce qu'on a déjà enregistré dans notre tête. » La capitale de la Grèce n'a pas attendu les plans de sauvegarde de l'Union européenne pour se refuser à l'interprétation et se prêter au fantasme.

Dans sa dernière création, celui qui se définit comme un « poète sans poèmes » révèle les points de friction inscrits dans la chair de la ville. Là où les strates historiques successives se rencontrent sans toujours se contredire, il s'arrête pour déconstruire les lectures simplistes que l'on serait tenté de plaquer. Chant d'amour autant qu'essai philosophique, *La réception* prend les apparences d'une contre-visite-guidée des alentours de l'Acropole. Pas de bigoterie historicisante. Toujours et naturellement, un aller-retour entre le passé et la situation actuelle s'opère, l'un éclairant l'autre et vice versa. Face à la bibliothèque d'Hadrien, il déssille le regard d'une question : « Vous ne voyez pas quelque chose de bizarre ? Non... »

## Dossier

Athènes, la crise. La juxtaposition de ces deux mots est devenue banale. Derrière, les images oscillent entre exacerbation des tragédies et célébration de l'inventivité censée en découler. Naviguant dans ces eaux troubles, où plans d'ajustement structurels se télescopent aux créations artistiques les plus éphémères, ce dossier consacré à la capitale de la Grèce part à la rencontre de la scène culturelle non institutionnelle. Des caves de la salle Bangladesh aux terrasses des cafés d'Exarchia, le fantasme d'une Athènes roulant au système D s'échappe. Le « c. word » n'est plus qu'un mot.



*Les colonnes ne soutiennent rien. Elles sont juste là pour faire joli. Ici, et pour la première fois, Athènes est dans la représentation d'elle-même... »* Doux fantasme d'une Antiquité qui n'existe qu'à être reconstruite dans le présent : quand on ne sait pas leur donner la parole, on fait mentir les pierres. À deux pas, aux abords de la place Monastiraki, on continue de vendre, sous l'apparence inoffensive de cartes postales, l'image éculée d'une Grèce qui n'aurait rien d'autre à offrir que la gloire de son passé mythique.

**« C'est ça tirer profit du système néo-libéral. On profite du prix des loyers et puis on laisse tomber. »**

Aujourd'hui, c'est un tout autre mythe que la crise entretient. Celui d'une société capable de puiser dans l'horreur la folle énergie d'une réinvention politique, sociale et artistique. La question ne cessera de se dérouler comme un fil rouge : comment éviter l'écueil du fantasme athénien, alors qu'en creux, la séduction de la ville opère ? Percutée au retour par quelque chose qui a tout d'une gueule de bois conceptuelle, l'impression d'une ivresse qui s'achève. *« Mais c'est inévitable de tomber là-dedans ! Il faut simplement maintenir cette impossibilité devant nos yeux. »*



La commissaire d'exposition franco-arménienne Anne Davidian a fait sien ce conseil d'Alexandros Mistriotis, sans avoir eu besoin de l'entendre. Elle qui avoue de bon cœur avoir un lien *« un peu fantasmagorique à la Grèce »* ne se laisse pas bernier. Avec l'architecte et scénographe français Matthieu Prat, elle a imaginé un lieu qui ouvrira prochainement ses portes : Kassandras. À Votanikos, un quartier qui a largement souffert de la désindustrialisation des années 1980, ils ont investi les six étages d'un bâtiment dont la construction a brutalement été interrompue par la crise économique. Dépourvu de fenêtres et de chauffage dans la moitié de ses niveaux, loué moins cher qu'un studio parisien, Kassandras se rêve hybride, à la frontière de l'espace d'exposition et de l'atelier de production. Un lieu pour réfléchir aux pratiques artistiques sous la devise *« Praxis matters »*. *« Pour les nouveaux venus comme nous, la première idée et la plus honnête, c'est de commencer par essayer de comprendre ce qui se passe ici, les gens qui sont là, ce qu'ils font depuis des années et, surtout, ne pas débarquer avec un manifeste. »*

## Du sous-sol à la terrasse

Figurer une cartographie artistique d'Athènes, même sommaire, reste pour autant voué à l'échec. Face au désengagement quasi-total de l'État<sup>2</sup>, les initiatives naissent de plus en plus souvent en one shot, sous la forme d'éphémérides ou de « pop up show » destinés à disparaître au moment même de leur apparition. Les lieux ouvrent, ferment ou se métamorphosent. Metteurs en scène, chorégraphes et performeurs, eux, font le pont d'un espace de représentation à un autre avec une fluidité que la France pourrait jalouser.

*« On peut jouer dans mon appartement, à Bangladesh, mais tout aussi bien au Festival d'Athènes, à la Fondation Onassis. Ou encore au Festival d'Avignon. (rires) »* On retrouve ici la nonchalance tranquille du metteur en scène Vassilis Noulas. La veille de notre rencontre, il présentait sa dernière pièce à Bangladesh, justement, une scène interlope qu'il a initiée avec deux amis, afin de monter ses créations sans dépendre de personne. Il faut être attentif aux signaux faibles pour trouver l'endroit : un simple *« Bangladesh »*, écrit au néon vert dans une cage d'escalier, guide vers ce qui ressemble à première vue à une cave. L'imaginaire des bars clandestins de la Prohibition soutient la descente d'un clin d'œil. Dans ce sous-sol aux allures de garage, canalisations et câbles électriques courent le long des murs, recouverts d'affiches électorales en langue étrangère. Devant les 50 spectateurs que peut, à tout casser, contenir l'espace, *Odes au prince* – à partir des poèmes de Nikos Alexis Aslanoglou – décline alors, dans une valse de tableaux à la plasticité désarmante et une absence de logique propre aux rêves, les divers visages de la royauté contemporaine. Rimbaud et Verlaine percutent la pâle caricature d'un Tsipras, d'une reine du X et de Michael Jackson.

Les coupures de presse épinglées aux murs en témoignent, la pièce a rencontré un certain succès. Bangladesh existe depuis plus d'un an et Vassilis Noulas rêve déjà de la prochaine étape. *« L'institutionnalisation est un piège, chercher à être lié à un théâtre précis c'est le paradigme d'antan en Grèce. Le projet avait pour vocation d'être éphémère. C'est ça tirer profit du système néo-libéral qui veut que rien ne dure. On profite du prix des loyers et puis on laisse tomber. On change, on va ailleurs. On a fait le sous-sol, maintenant pourquoi on n'irait pas sur une terrasse ? »*



La chorégraphe Mariela Nestora, à l'espace culturel Romantso.

## Aller / retour

Ces mouvements de réinvention constante peuvent être fascinants, pour les artistes grecs, ceux de la diaspora, comme les étrangers, de plus en plus nombreux à venir s'installer, de manière permanente ou temporaire à Athènes. La chorégraphe Lénio Kakléa – à qui le Quartz de Brest a demandé d'imaginer un panorama très subjectif de la création athénienne pour la prochaine édition de DañsFabrik – redécouvre, intriguée, les arcanes d'une scène qu'elle a pourtant décidé très jeune de quitter. *« Dès mes 14 ans j'ai su qu'il fallait que je parte pour mépanouir professionnellement. Ici, il n'y a pas plus d'une cinquantaine de chorégraphes actifs. Cette décision était aussi esthétique. J'étais attirée par ce qu'on appelait alors la "non danse". La France m'est apparue comme une évidence. »* En janvier, c'est à 3137, une toute nouvelle galerie fondée par Kosmas Nikolau, l'un de ses amis de fac, qu'elle a créé la version déambulatoire de sa performance *Arranged by date*. Empruntant à la sphère le mystère de sa voix et d'énigmatiques torsions corporelles, Lénio Kakléa y plonge dans les méandres de la mémoire. À partir d'une phrase aussi prosaïque que polysémique : *« What is your code ? »*, c'est aussi de carte bleue, et en sous-texte, d'économie dans ce qu'elle a de quotidien, dont il est question.

Avec l'arrivée de la Documenta en 2017, l'événement international incontournable de l'art contemporain des cinq prochaines

années, il est peu probable que les mouvements artistiques vers Athènes freinent. De ce cosmopolitisme qui participe aussi de l'émulation créative, on se félicite, s'inquiète ou se moque. Prodromos Tsinikoris, le directeur artistique de la scène expérimentale du Théâtre national d'Athènes coupe la poire en deux dans un accent ironique : *« C'est pareil qu'à Lesbos. Actuellement, il doit y avoir là-bas autant d'artistes que de migrants. »* Et enchaîne immédiatement sur la comparaison, visiblement très en vogue, avec le Berlin des années 1990 : *« À Berlin, en tant qu'artiste, tu pouvais trouver du travail, l'État et les Länder finançaient la culture. Ici, si tu n'amènes pas d'argent, tu n'as rien pour créer. Au bout d'un moment, ils vont se rendre compte qu'à Athènes, ils ne peuvent pas vivre de leur art, et ils vont partir, pour les mêmes raisons que les Grecs. »*

Suite page 29.

## À qui profite la subvention ?

Depuis 2010, les budgets publics de la culture en Grèce sont régulièrement amputés, s'ils ne disparaissent pas purement et simplement comme ce fut le cas, en 2011, des subventions accordées aux compagnies. « Ici, le gouvernement n'a plus d'estime à l'égard de la création contemporaine, juge Yorgos Valais du Blitz theater group. Restent les fondations privées, comme Onassis, qui ose des choix très forts en termes d'accompagnement et de programmation. Mais celle-ci fait figure d'Ovni. » Seules quelques institutions du spectacle vivant restent soutenues par l'État : les deux théâtres nationaux d'Athènes et de Thessalonique, et les festivals d'Athènes, de Kalamata et d'Epidaure, principalement. Dans ce contexte, les fondations privées deviennent des acteurs culturels incontournables, ce qui suscite l'inquiétude du milieu artistique qui y voit l'instauration progressive d'un monopole. « C'est comme se retrouver au restaurant et qu'une seule personne décide du menu. C'est toujours mieux d'être plusieurs à choisir, le spectre des propositions artistiques visibles est plus ouvert. » explique par métaphore la chorégraphe Mariela Nestora.

Créées par des familles d'armateurs, les fondations sont des institutions philanthropiques liées à des intérêts économiques souvent déterritorialisés. Pour autant, leur implication grandissante dans le domaine culturel n'est pas toujours synonyme de privatisation. Et leur engagement se situe parfois aux antipodes des politiques européennes prêchant un désengagement toujours accru de l'État (voir les salves de privatisations, notamment celle du port du Pirée, vendu à une entreprise chinoise). La fondation Niarchos, par exemple, construit actuellement une bibliothèque et un opéra nationaux qui devraient, à termes, être remis à l'État. Derrière l'acte philanthropique se dessine aussi la volonté de forcer le gouvernement à assumer un rôle culturel. La Fondation Onassis,

pour sa part, semble plutôt vouloir se substituer progressivement au ministère de la Culture, dont elle s'est déjà octroyé l'intégralité des prérogatives : éducation artistique et culturelle, rayonnement de la création grecque à l'international et production artistique...

Du côté des institutions publiques, les récents scandales qui ont entouré la « démission » de Yorgos Lougos, directeur du Festival d'Athènes ou le licenciement de la directrice du Festival de Kalamata, seul temps fort exclusivement chorégraphique, ne laissent rien présager d'heureux. Accusé d'avoir dissimulé des dépenses excessives, Yorgos Loukos a été contraint de quitter brusquement son poste en décembre, sans autre forme de procès, ni possibilité de justification publique. Réunissant chaque année 20 000 spectateurs et subventionné par l'État à hauteur de 3 millions d'euros, le Festival d'Athènes est depuis dix ans l'événement le plus important de Grèce en terme de spectacles vivants. Clementini

Vounelaki, programmatrice danse, en développe la spécificité : « Ce festival a créé un public pour la danse contemporaine qui n'existait pas encore, c'était comme une école pour le public et les artistes. C'était aussi, et surtout, l'institution la plus attentive à la jeune création. Ailleurs, si tu as moins de 35 ans, on ne te prend pas au sérieux. »

Dans la sphère culturelle athénienne, les questionnements allaient bon train en ce début d'année 2016 : ces renvois successifs cachent-ils une volonté étatique de sucrer davantage les budgets culturels ? Sont-ils une opportunité, pour Syriza, de nommer ses fidèles à la tête de ces institutions hautement politiques ? Alors que dans la liste des prétendants au poste de Yorgos Loukos, le nom de Jan Fabre circule, on s'interroge aussi : la vocation première du Festival d'Athènes – soutenir et promouvoir la création contemporaine locale – ne risque-t-elle pas d'être dévoyée au profit d'un désir exclusif de rayonnement international ?



Vassilis Noulas, à Bangladesh, salle de spectacle souterraine.

## Après l'été

L'été 2015 a amené son nouveau lot de désespoir. Après l'excitation des négociations, l'ébullition démocratique qui aboutit à la victoire du « non » au référendum (62%), la signature du mémorandum par Tsipras est vécue comme une trahison et une humiliation. Si le gouvernement mené par Syriza est reconduit, l'abstention frôle les 40%. L'ambiance s'en ressent. « Athènes ressemble de plus en plus à une ville traumatisée, elle devient plus sombre, plus triste. Au début de la crise il y avait une vitalité bizarre qui compensait. Au final, tout dépend du temps que dure une crise. Si c'est un ou deux ans, peut-être que cela peut se traduire par une éclosion de la création. Mais si c'est dix ou vingt ans ? », Vassilis Noulas s'interroge.

**« Le succès est lié à ce système en faillite, il appartient à ce monde qui est en train de partir. »**

La chorégraphe Mariela Nestora, d'ailleurs, refuse de continuer à employer ce mot. « The c. word », elle blague, tirant sur sa cigarette Karelias & Son. « Le mot "crise" est stupide. La crise, c'est une urgence, une interruption de la norme. Ça dure depuis huit ans maintenant, c'est un monde nouveau, une nouvelle façon d'être. Donc tu essayes de survivre et de voir ce que

tu peux faire, ou tu te redéfines. Et si dans ces moments-là, d'autres yeux essayent de t'enfermer dans une interprétation, rétrécissent l'espace dans lequel tu essaies de t'inventer, ça peut être très dangereux. » Mariela Nestora n'aime pas trop s'attarder sur ses conditions de travail. Non, elle ne vit pas de la danse. Oui, elle crée comme elle peut, en fonction des opportunités. Oui, si elle était invitée en résidence en France, elle « ferait une énorme fête ». La chorégraphe préfère parler d'esthétique et notamment de son Collectiv choreographic project, une collection de cinq solos écrits avec une même méthode : quatre chorégraphes composent pour un cinquième sans savoir ce que les autres font. Puis les rôles tournent, jusqu'à ce que la boucle soit bouclée. « Quand on a commencé, c'était, aussi, une réaction à ce qui se passait. On l'a fait avec beaucoup de joie, comme des enfants. Mais le plus intéressant c'était de réaliser que le résultat ne parlait pas seulement du moment présent, il était bien plus que cela. Il parlait au-delà. » Lorsqu'elle danse, le mouvement tracé semble toujours remis en question par le suivant qui vient presque immédiatement lui opposer résistance. La forme refuse de faire

forme et l'auto-dérision que l'on lit sur son visage invite notre regard à s'investir, activement.

C'est à Embros que le Collectif chorégraphique project a débuté, en novembre 2011, et ce sera peut-être à Greenpark qu'il s'achèvera. Cet été, en plein cœur de la tempête politique, un groupe d'artistes et de théoriciens né dans la filiation d'Embro s'est emparé de ce nouveau lieu « d'un claquement de doigt ». À proximité du parc de Kypseli, cet ancien anapsyktirio (« lieu de rafraîchissement ») laissé à l'abandon a été briqué afin d'accueillir expositions, performances, mais aussi et surtout discussions et colloques. Lorsque les portes sont closes, la façade taguée laisse à peine imaginer ce qui peut s'y tramer. De l'expérience Embros et du « désespoir » qui l'a suivie, cette nébuleuse – qui repose sur la notion flottante d'amitié – a appris. Finies les décisions à l'unanimité. L'urgence et la densité politique de l'été semblent pourtant déjà émettre l'unité interne. Si certains ressentent la nécessité, face au contexte, de se positionner sur l'échiquier politique, d'autres préfèrent voir dans le maintien d'une identité indéfinissable, un engagement en soi. L'avenir reste incertain, mais pourrait-il en être autrement ? « Tout ce qui est un succès aujourd'hui est forcément sujet à un doute puisque le présent est condamné par définition, conclut Alexandros Mistriotis. Le succès est lié à ce système en faillite, il appartient à ce monde qui est en train de partir [...] Mais cette impossibilité-là, c'est aussi la manifestation d'un potentiel que nous n'avons pas encore assimilé. » •

Ainhoa Jean-Calmettes, avec Marion Barré

1. Le 6 décembre aux alentours de 21 heures, une patrouille de police abat cet Athénien de 15 ans, visiblement sans aucune raison. Ce drame survient après une série de bavures policières restées impunies. Dans la soirée et les jours qui suivent, des dizaines de milliers de Grecs descendent dans les rues pour hurler leur colère et leur indignation.
2. Actuellement, l'État ne subventionne plus que les créations des théâtres nationaux d'Athènes et de Thessalonique ainsi que quelques théâtres municipaux, les festivals d'Athènes, de Kalamata et d'Epidaure. Voir page précédente.

Iris, Alexandra, Mariela, Katerina et moi, du 29 février au 5 mars au Quartz, Brest (DañsFabrik).  
Site internet du Mavili Collectif : [mavilicollective.wordpress.com](http://mavilicollective.wordpress.com)